

Pour une culture ouverte

Réflexions impies d'un professeur de français

Louis Steffen

Professeur de français et enseignant de cinéma retraité

La situation que nous vivons est inquiétante et risque de conduire à l'effondrement de notre enseignement public. Or nous y sommes tous attachés et nous voulons le conserver. Mais, précisément si nous souhaitons préserver ses valeurs fondamentales, laïcité, égalité des enfants quelle que soit leur origine sociale, indépendance à l'égard des pouvoirs et des intérêts particuliers, il importe de prendre conscience que ce système comporte des dysfonctionnements graves eu égard à ses propres principes et qu'une transformation profonde de ses structures, de ses contenus et de ses modes d'organisation est nécessaire et urgente.

Notre enseignement n'est pas égalitaire contrairement à ce qu'il proclame. Ce que disaient, dans les années 60, Bourdieu, Passeron, Establet, et quelques autres sociologues passés de mode reste tout à fait pertinent : l'école trie, sélectionne et, en définitive, reproduit les inégalités sociales. C'est même sa fonction principale, bien avant sa mission de transmission des connaissances. Rien n'a changé sur ce plan, si ce n'est en pire. Par exemple nous savons que les filières de ségrégation, bien que supprimées dans les textes, ont été partout maintenues et parfois renforcées par le jeu des options d'excellence ou de relégation. Aucun lycée n'échappe pas à cette situation, avec l'assentiment quasi général. Chacun d'eux compte de « bonnes classes » et des classes « difficiles » qui correspondent assez exactement à la hiérarchisation sociale de ses élèves. Cela signifie-t-il que l'intelligence et les capacités des enfants soient proportionnelles au rang qu'occupent leurs parents dans l'échelle sociale ? Ou bien que nous ne parvenons pas à instaurer une éducation qui permettrait à tous de comprendre, de maîtriser ou de contourner les pré-requis socioculturels de nos enseignements, conventions jamais formulées ni justifiées si ce n'est par la force de la tradition et la prédominance d'une certaine forme de culture, celle de notre classe d'appartenance

Et pourtant, enseignants, nous sommes nous aussi plongés dans une culture qui change et qui nous change en permanence : nous n'y échappons pas. Nous vivons parmi des femmes et des hommes qui aspirent à la satisfaction rapide de tous les besoins nouveaux suscités par l'innovation et répandus par la toute puissance des médias. Dans notre vie privée, nous participons autant et peut-être plus que beaucoup d'autres à cette « course au bonheur » personnel et nous ne crachons pas sur les petits plaisirs communs. Et cependant, quand nous officions du haut de nos chaires, nous prétendons imposer nos valeurs relatives que nous appelons la Culture et que nous érigeons en modèles universels et en valeurs absolues et immuables. Imbus de la supériorité de nos représentations et de nos goûts, nous rejetons tout ce qui vient du commerce ordinaire des hommes. Et nous ne voulons pas voir que notre sectarisme interdit ce rêve de bonheur à une grande partie de nos élèves ou le leur rend très difficile d'accès. Pourquoi cette crispation sur des formes particulières de culture ? parce qu'elles représentent le patrimoine incontournable de l'excellence, la quintessence de la beauté et du sublime et le passage obligé de tout apprentissage humain ? Mais qui l'a décrété et sur quelles bases universellement recevables ? Dans l'infinie diversité des oeuvres humaines dont chacun ne parviendra jamais à connaître qu'une minuscule parcelle, entre lesquelles chacun de nous doit faire ses propres choix, de quel droit et au nom de quoi établissons nous des hiérarchies pour imposer à tous les enfants qui aspirent à la connaissance le modèle unique de nos fantasmes, de nos goûts ou de nos conditionnements personnels ? En quoi la possession de ce qui constitue pour nous la Culture savante serait-elle le seul mode d'existence acceptable, a fortiori quand elle se réduit à une part extrêmement réduite de l'activité intellectuelle, celle que nous appelons la Grande Littérature, ou Grande musique ou Grande peinture ? N'est-ce pas simplement parce que nous sommes prisonniers de nos propres apprentissages, ceux qui nous ont permis de nous valoriser et de construire notre identité, ceux qui nous donnent notre pouvoir sur les choses et les gens, élèves et parents d'élèves et sans lesquels nous sommes nus ? Les « Grandes Oeuvres » dont nous serions les « intercesseurs » n'ont-elles pas surtout le mérite de nous hisser au-dessus de la masse ignorante ? La célébration désenchantée de « La » littérature, réduite à sa part académique et à ses modes universitaires, n'est-elle pas un moyen, de plus en plus dérisoire, de rassurer des professeurs de « Lettres » déclassés par la domination des disciplines scientifiques et technologiques auxquelles la plupart d'entre eux **n'ont pas eu accès** dans le jeu de la concurrence scolaire. Privés de l'usage de cette monnaie, même dévaluée, ne serions nous pas « sans armes », c'est-à-dire sans pouvoir, face à des groupes de jeunes gens de peu d'appétence mais dont il faut bien se faire écouter. Notre drame c'est que ces armes sont devenues factices, symboles incompréhensibles, désuets et parfois ridicules pour des jeunes qui ont placé ailleurs leurs valeurs et leurs « coups de cœur ».

Cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à leur présenter des œuvres qu'ils ne pourraient pas découvrir sans notre éclairage. C'est notre tâche au

même titre que de leur enseigner la langue. Mais la révolution copernicienne qu'il faut accomplir c'est d'admettre enfin qu'il n'y a pas un modèle unique de lecteur et d'homme cultivé, que chacun a le droit de se construire son propre système de préférences textuelles, qu'il est parfaitement légitime de délaisser Racine, Proust ou Shakespeare si leurs visions du monde, leur musique, leurs obsessions sentimentales ou leurs fantasmes vous sont étrangers. Pourquoi serais-je barbare parce que les émois sexuels de Phèdre pour un jeune garçon m'ennuient. En vertu de quelle forte identification personnelle ou de quel délicieux souvenir de fac un enseignant aurait-il le droit de décréter incontournable ce texte qui peut être pour un autre homme cultivé une histoire de concupiscence ennuyeuse et plutôt grotesque ?

Nous ne sauverons l'enseignement public et laïc que si nous comprenons qu'à côté des savoirs savants que nous nous efforçons de transmettre à nos élèves, il existe d'autres savoirs tirés de l'expérience vécue et des savoirs d'action, ceux qui permettent d'agir efficacement sur le monde. Beaucoup de nos élèves sont porteurs de ces savoirs plus que nous ne l'imaginons et particulièrement ceux de nos élèves pour qui, depuis tout petit, la vie n'a pas été qu'un long fleuve tranquille. Nous ne parviendrons à préserver notre métier de passeur de culture cultivée que si nous savons faire la part entre ce qui est nécessaire dans cette culture et ce qui n'est que délicieux agrément d'une caste qui se délecte de ses plaisirs particuliers en méprisant l'histoire, le réel et l'identité de la plupart de ses élèves.